

Sanctuaire

Se languir (verbe pronominal) : se morfondre, éprouver de la peine, du chagrin, du fait de l'absence de quelqu'un ou quelque chose.

On m'a appris à me languir. Je me languis mieux que personne.

Surtout quand je suis allongée, le dos pressé contre les tuiles froides et glissantes du toit. Je pourrais tomber, glisser à tout moment, pourtant mon corps ne se crispe pas. J'essaie de relier les étoiles, d'y déceler des messages forcés, d'y attraper l'espoir, qui voyage de Sirius à Ganymède.

Le fredonnement des voix qui berce mes nuits emplît mes oreilles, et alors, seulement quand je ne suis plus seule, mais entourée des chants de ceux pour qui je me languis, je m'autorise à fermer les yeux.

Se languir, c'est tout un art : encore plus quand le manque est causé par des lieux qu'on visite en rêve. On s'en imagine les plus belles versions. Jamais on ne tombe de haut suite à la déception causée par la réalité : l'utopie n'existe pas, elle réside en nous, derrière nos paupières.

J'aime les utopies. Souvent, je m'échappe, au chaud sous la lourde couverture d'encre qui recouvre les cieux ; je ne voyage jamais aux mêmes endroits, mais j'y retrouve toujours mon repère. Durant ces moments, le temps se distend, pourvu que j'aie le temps d'en profiter plus longtemps.

Il m'arrive de sentir la chaleur m'envelopper, le sable chaud entre mes doigts de pieds. Chaque centimètre de mon être se consume pour laisser place à une quiétude envahissante. Après de longs moments de marche, après l'ascension de multiples dunes dont le sommet frôle le soleil rouge qui brûle dans l'atmosphère, j'atteins une oasis.

Verdoyante, humide, seul le froissement d'une douce brise apaise la moiteur de ma peau. L'eau qui tombe en son centre, ruisselant du ciel, ne venant d'aucun nuage, est claire, turquoise, semble capable de purifier toute la noirceur du monde.

Sauf qu'il n'y a plus de noirceur, pas de monde ; seulement moi, et toi. Ta présence, debout sous la cascade du ciel qui fond. Tu fredonnes une douce mélodie, et quand ma main t'atteint, tu me glisses entre les doigts. Tu coules le long de mon bras, mirage causé par la chaleur, ou est-ce la solitude ? Par mes membres, tu atteins le sol et tu te perds parmi les grains de sable ; ta voix persiste, chorale de regrets, murmures d'échecs.

Parfois, une herbe fraîche et humide accueille mes pieds ; une canopée de feuilles projette son ombre sur mon environnement et, quand je lève les yeux, je retrouve mon ciel étoilé : le feuillage

dense détient ces prophéties que je recherche à longueur de nuit. Les troncs épais et robustes de ces végétaux célestes semblent porter le poids du monde et les secrets des astres.

Entre ces géants cosmiques coule une rivière d'or, qui murmure l'histoire de l'eau, elle qui voit, entend, sait tout. Elle qui vient des âges anciens et qui transmet sa connaissance à qui prendra le temps d'écouter son chant.

Il est toujours question de temps.

S'y baignant, ta silhouette, abstraite.

Tu restes un mystère.

Je m'avance pour t'atteindre, mes pieds s'enfoncent dans l'eau fraîche, mais la rivière s'assèche avant que j'aie eu le temps d'entendre ses contes, les arbres se font poussière d'étoile et je me retrouve dans l'immensité d'une prairie au sol mousseux. Le soleil frappe ses rayons contre mes épaules et fait mon corps se plier.

Soudainement, le temps semble passer extrêmement vite ; chaque pas que je fais me paraît consumer des millions d'années de vie. Ta peau est devenue marbre, sanctuaire, tes bras s'agrippent au vide, ton visage gris reste doux sous le bout de mes doigts, bien que glacial. Tu refuses encore de me confier ce que tu es.

Quand j'arrive à déchiffrer les chants des astres, je me retrouve au sommet des plus grandes montagnes, assise au milieu de milliers de fleurs aux pétales colorés : tournées vers moi, je les entends me répéter tes promesses, et les miennes, qu'aucun d'entre nous n'a tenues.

L'air est rare, là-haut, mais mon corps n'est plus aussi simple et faible qu'avant. Je ne suis plus une frêle humaine, quand tu m'emmènes : la douleur n'est plus qu'un concept abstrait, comme toutes autres émotions ; je ne suis plus que plénitude. Mes respirations sont plus régulières, plus silencieuses : je veux entendre la neige scintiller entre mes doigts et la course des nuages.

Tu es là, encore, debout devant moi. Tu ne me fais pas face, tu ne me fais jamais face. Ton visage est toujours caché par quelque chose. Le soleil est derrière toi, je ne distingue que les contours de ton corps. Tu scintilles, tu reflètes les rayons du soleil qui rebondissent sur les flocons à tes pieds. Encore, je veux t'atteindre, et encore, tu fuis.

Quand m'accepteras-tu ? Attendre ne me dérange pas, tant que tu me promets de m'emmener loin à chaque fois. Il n'y a que nous qui connaissions ces endroits.

L'intensité de ta lumière m'aveugle, je dois plisser les yeux. Tes murmures se noient dans la brume alors que tu te désintègres dans l'atmosphère.

En ton absence, le ciel s'agite et les nuages accélèrent leur course, deviennent tempête ; l'orchestre du tonnerre résonne dans le vent. La pluie s'abat sur moi alors que tu m'as laissée là, seule. Exposée aux éléments qui se déchaînent, trempée jusqu'à l'os, seule.

L'endroit que je préfère, où tu m'as emmenée, c'est cette plage sous-marine. Je t'ai suivi à travers les courants, je m'en souviens, le chaud, le froid, les changements soudains de température. Je n'avais plus besoin de faire l'effort constant de respirer, de sentir le sifflement de mon souffle entre mes côtes. Je flottais, le poids de mon corps et du désenchantement qui m'est imposé ont dérivé à la surface et je ne les ai jamais revus.

Rien n'était mouillé, tout était doux, sec. Nous avons suivi les processions d'énormes baleines aux motifs scintillants, de raies au dos constellé d'étoiles, de poissons colorés qui piaillaient dans mes oreilles, me parlant erreurs, généalogie, douleur, espoir.

Sous nos pieds, des coraux étincelants résonnaient entre eux, se transmettant les échos de toutes les conversations qu'ils avaient interceptées jusque-là. Un banc de sable chaud nous attendait là, prêt à nous accueillir.

Tu t'es tenu dos à moi, évidemment, encore une fois, et tu rayonnais, entouré de la lueur qui traversait les profondeurs comme pour venir t'éclairer toi seulement.

Sur le sable étaient racontées des centaines de vies, de personnes qui s'aimèrent, un jour, et se vénérèrent le reste des jours. Ce temple dédié à ceux qui avaient compris que le temps, entre les mains d'un être aimé, était infini, m'a soudainement fait ressentir un million de choses.

Je t'ai parlé, tu ne m'as répondu qu'en continuant de murmurer ces formules, cette harmonie. Je t'ai dit mes erreurs, mes peurs, mes promesses, je t'ai promis tellement de choses que je ne m'étais jamais promises à moi-même.

Je t'ai promis de te faire vivre à travers moi, de perpétuer ta présence, si seulement tu te révélais à moi.

Encore une fois, ma déception a été cuisante.

Ces instants se révèlent souvent traîtres ; plongée dans la beauté des lieux pour lesquels je me languis, j'oublie la douleur. Ces moments sont une course contre le temps, juste le temps de vivre. Le temps, on en manque, alors qu'on n'en profite jamais. C'est toujours ton chemin que je croise et quand je te sais à mes côtés, le temps n'est qu'une notion lointaine.

Les réveils sont toujours douloureux. C'est un souffle qui résonne dans l'immensité de la solitude, l'écho d'un chagrin. Je suffoque sous le poids d'une couverture qui sent le rance, je garde la sensation des mains qui m'ont ramenée au lit sur mon corps. L'air qui m'entoure, épais et gras, se coince dans mes cellules et me fait me sentir lourde.

Je finis souvent par éclater en sanglots, en essayant d'expliquer pour quoi, pour qui je me languis ; les pleurs qui me secouent inquiètent tout le monde et on m'enserme, on me berce dans des mouvements répétitifs qui me donnent la nausée. On essuie les larmes, la morve et la sueur qui coulent le long de mon visage, avant d'alourdir mon esprit de questions.

Comment répondre, comment expliquer une perte qui n'a pas existé, un manque qu'on a de toutes pièces créé, le vide qui prend la place d'une présence qui nous a apaisé, leurré ?

Comment raconter l'histoire, les secrets, le savoir qui ont été confiés par le vent, l'eau, le sable, les cieux, la mémoire du monde ?

Surtout, comment replonger dans la désillusion quand on est attaché aux draps de son lit, pieds et mains liés, esprit captif entre quatre murailles blafardes, impersonnelles ?

Comment s'habituer à ce blanc aveuglant quand on a côtoyé les plus beaux endroits, voyagé au sein des plus belles utopies ?

Comment vieillir, accepter le temps qui fuit ? Accepter l'absence, les promesses non tenues, les erreurs gravées dans les cœurs ?

Comment tourner la page et ne pas y trouver de nouveaux voyages ?

Comment ne plus se languir ?